

Vive Jean de La Fontaine !

Jean-Marie Harribey

Extraits dans *Le Monde*, 21 mars 1989

Il y a une dizaine d'années¹, nous étions gouvernés par le « meilleur économiste de France »². Récemment, nous avons appris que nous comptions parmi un des meilleurs économistes du monde, couronné par le prix « Nobel » d'économie.

Comment comprendre alors que la chose économique échappe à toutes les gestions et toutes les thérapeutiques qui lui sont appliquées ? Déficit extérieur permanent, inflation menaçante³, chômage quasi incompressible, malgré une croissance repartie, touchent, à quelques exceptions près, tous les pays : « Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés », écrivait Jean de La Fontaine⁴. Sans compter les maux dont souffre la planète entière : dégradation de l'environnement, destruction du patrimoine génétique, persistance de la malnutrition, cohabitation de la pauvreté et du gaspillage.

Certes, à contre-courant de beaucoup d'incohérences, Maurice Allais avait prévu dès le mois de mai 1987 le krach boursier d'octobre. Mais tout le monde sait qu'à trop enfler la grenouille finit par éclater⁵. Les cours boursiers avaient trop monté et ils ont chuté d'autant plus fortement, aggravant les soubresauts dus aux liens unissant les variations des taux d'intérêt et celles des prix relatifs des actions par rapport aux autres titres à revenu fixe tels que les obligations. Plus fondamentalement, M. Allais aurait renouvelé en profondeur la théorie des marchés ? Renouvelé la théorie de marchés ou la justification de l'économie de marché qui en avait bien besoin ?

Une science impuissante

Faire le constat de l'incapacité de la « science » économique à fournir une aide efficace pour maîtriser la vie économique est devenu un lieu commun. Mais pourquoi une telle impuissance ? Parce que la science économique officielle qui domine dans le monde universitaire et dans les milieux politiques repose sur des hypothèses totalement déconnectées du réel. Celles-ci ont été formulées par l'école libérale néo-classique dont la seule préoccupation est de reconstruire dans le domaine théorique un monde qui n'existe pas : un monde où la concurrence parfaite règnerait, un monde où tous les acteurs seraient sur un pied d'égalité, un monde où les prix se fixeraient librement de sorte que l'équilibre entre l'offre et la demande soit réalisé automatiquement sur tous les marchés : celui des biens et services (la surproduction n'existerait jamais) et celui du travail (le chômage serait impossible sauf à cause de la paresse des chômeurs ou de l'opposition des salariés ou de leurs syndicats à toute baisse des salaires). L'économie est donc coupée de l'ensemble de la société : dans ce monde imaginaire, les conflits d'intérêt entre groupes sociaux et les oppositions entre nations sont ignorés.

Face à cet équilibre introuvable, certains économistes (dont le Français Edmond Malinvaud) ont proposé une autre théorie dite du déséquilibre : les prix des biens et services

¹ . Ce texte fut écrit à l'automne 1988 après l'annonce de l'attribution du prix dit « Nobel d'économie » à Maurice Allais.

² . Allusion à l'éloge prononcé par le Président Valéry Giscard d'Estaing à l'égard de son Premier ministre Raymond Barre.

³ . Ces deux maux étaient à l'époque réels.

⁴ . J. de La Fontaine, « Les animaux malades de la peste ».

⁵ . J. de La Fontaine, « La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf ».

et les salaires sont beaucoup plus rigides que ne l'avaient pensé les néo-classiques et ne permettent pas un retour spontané à l'équilibre, ce dernier étant assuré par une limitation des quantités produites et par une raréfaction des offres d'emploi. Si cette analyse marque une avancée par rapport à l'irréalisme néo-classique, elle souffre comme sa devancière de ne pas voir l'économie comme une réalité contradictoire et en perpétuel mouvement.

En fait, ces analyses statiques ont oublié les enseignements des premiers fondateurs. Ceux-ci ne disposaient pas à leur époque du savant appareillage mathématique dont usent et abusent les économistes actuels, mais ils avaient jeté les bases d'une prise en compte de la réalité sociale dans toutes ses dimensions. Ils avaient même eu la sagesse d'intituler leur discipline « économie politique » pour souligner cette globalité et pour indiquer que l'analyse était inséparable de l'action.

Ainsi, Adam Smith et David Ricardo d'un côté, Karl Marx de l'autre, ont dit des choses simples mais réalistes : nous vivons dans une société capitaliste dont la finalité est de produire des biens et services destinés à être vendus sur un marché pour réaliser un profit le plus élevé possible en transformant ces marchandises en monnaie. Comme il faut vendre ces marchandises, il faut en mesurer la valeur d'échange. Selon les deux premiers, le travail humain est à l'origine de toute richesse produite, ce que La Fontaine traduisait par : « Travaillez, prenez de la peine : c'est le fonds qui manque le moins. »⁶ Le troisième a poussé la logique jusqu'au bout en remarquant que, à la valeur du capital déjà créée, le travail ajoute une valeur (la valeur dite justement « ajoutée »), répartie en salaires et plus-value, cette dernière venant grossir le capital de départ, c'est-à-dire la propriété exclusive du capitaliste.

Ainsi se trouvait démentie l'hypothèse selon laquelle tous les individus jouiraient des mêmes conditions économiques. « Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas que par son compagnon il fut mis en éclats. »⁷ En réalité, les rapports de forces imprègnent la vie économique et la maîtrise du surplus social constitue un enjeu fondamental : qui se l'approprie ? qui en décide l'affectation ? selon quels critères ?

Dans le système capitaliste, le critère décisif est la rentabilité espérée. Le réinvestissement du profit permet au système un développement à première vue sans fin, avec, pour toile de fond, la concentration des entreprises et l'élimination des plus fragiles – « La raison du plus fort est toujours la meilleure »⁸ – ainsi que la mondialisation de la production et des échanges. Cependant, comme il est réalisé en fonction du critère du profit, l'adéquation parfaite entre les besoins – même solvables – et la production relève de plus pur hasard. La crise de surproduction n'est pas un accident de parcours, elle est la conséquence de la croissance qui l'a précédée. Mieux, elle est un élément régulateur du système quand les facteurs de régulation « normaux » ne suffisent plus.

Le capitalisme n'a-t-il pas fait son temps ?

Cet éclairage provenant, pourrait-on dire, de l'âge de la lampe à huile est pourtant plus lumineux que toutes les élucubrations prétendument savantes contemporaines. Qu'est-ce qui empêche de revenir aux sources de l'économie politique ? L'enseignement de Marx est coupable de lèse-capital. Celui des classiques est en partie aussi déconsidéré. Parce que la théorie de la valeur contient en germe la théorie de l'exploitation du travail. Et parce que le libéralisme classique de Smith et Ricardo était historiquement engagé et époux de son temps. Quand Ricardo militait en faveur de la suppression des droits de douane sur le blé importé en Angleterre, il se rangeait ouvertement du côté des capitalistes industriels face aux propriétaires fonciers qui s'approprièrent une rente alourdissant les prix et donc les salaires.

⁶ . J. de La Fontaine, « Le laboureur et ses enfants ».

⁷ . J. de La Fontaine, « Le pot de terre et le pot de fer ».

⁸ . J. de La Fontaine, « Le loup et l'agneau ».

Ce libéralisme n'a pas grand chose à voir avec le libéralisme d'aujourd'hui qui prétend porter un regard objectif, scientifique, dégagé des contingences partisans, sur la vie économique.

En d'autres termes, le libéralisme défenseur des privilèges actuels fait peser une chape de plomb sur la réflexion économique. Il interdit de poser cette question essentielle, que bien sûr ni Smith ni Ricardo n'avaient posée puisque, à leur époque, le capitalisme venait juste de naître et qu'il apparaissait porteur de progrès, mais que Marx a formulée : le système économique fondé sur le profit n'a-t-il pas fait son temps ?

Il semble que les moyens techniques existent pour nourrir convenablement (sans plus) tous les habitants de la planète. L'homme peut sans doute envisager de ne pas passer uniquement sa vie au travail (ou au chômage), et, après deux siècles de développement profondément inégalitaire et dévastateur, il est possible de concevoir que le partage du travail, du savoir et des richesses puisse fonder un nouveau type de progrès. Ainsi, il devient urgent de se demander si le règne de la marchandise ne doit pas commencer à régresser.

Il faut cesser de croire que l'épanouissement et la liberté des individus passent par une consommation marchande toujours croissante, et ainsi trouver la possibilité d'exercer ses capacités dans des activités créatives autonomes. « Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme, et reprenez vos cent écus. »⁹

Dès lors, pourquoi ne pas attribuer à titre posthume le prochain et dernier (puisque l'essentiel a été dit) prix « Nobel » d'économie à Jean de La Fontaine ? Il avait une vue beaucoup plus perspicace et lucide que tous les autres réunis.

⁹ . J. de La Fontaine, « Le savetier et le financier ».